

lozzi après l'association de Krüsi ; et voici comment il a retracé ses souvenirs d'écolier :

“ Dans cette école, tout l'enseignement devait, selon les idées de Pestalozzi, se concentrer sur ces trois points : le langage, le nombre et la forme. Il n'ex'istait aucun programme proprement dit, ni aucun tableau de l'emploi du temps ; Pestalozzi n'avait pas d'heures déterminées pour chaque objet d'études et, le plus souvent, il continuait la même leçon pendant deux ou trois heures de suite. Nous étions une soixantaine d'élèves, garçons et filles, de huit à quinze ans ; la classe durait de 8 à 11 heures du matin et de 2 à 4 heures l'après-midi. L'enseignement comprenait exclusivement le dessin, le calcul et les exercices de langage. On ne nous faisait ni lire ni écrire, aussi les écoliers n'avaient-ils ni cahiers ni livres ; on ne nous faisait non plus apprendre par cœur aucun texte, soit religieux soit profane. Nous avions des ardoises et de la craie rouge ; et pendant que Pestalozzi nous faisait répéter des phrases d'histoire naturelle, comme exercices de langage, nous dessinions ce que nous voulions, sans qu'on nous donnât aucune direction. Mais nous ne savions que dessiner : l's uns faisaient des bonshommes, les autres des maisons, les autres des lignes et des arabesques selon leur fantaisie. Pestalozzi ne regardait jamais ce que nous avions dessiné, ou plutôt barbouillé ; mais on voyait à nos vêtements, et surtout aux manches et aux coudes, que nous avions usé de la craie. Pour le calcul nous avions, pour chaque groupe de deux élèves, un petit tableau collé sur carton, divisé en cases, dans lesquels étaient des points que nous devions compter, additionner, soustraire, multiplier et diviser. C'est de ces exercices que Krüsi et Buss tirèrent d'abord les tableaux des unités, et plus tard ceux des fractions. Mais comme Pestalozzi se contentait de faire répéter après lui à la file, sans jamais interroger, sans donner de problèmes à résoudre, ces exercices, qui étaient d'ailleurs excellents, restaient sans grand résultat. Il n'était pas assez patient pour faire récapituler ou pour poser des questions, et son ardeur l'emportait trop pour qu'il songeât à s'occuper de tel ou tel écolier en particulier. Ce qu'il y avait de mieux dans son enseignement, c'étaient les exercices de

langage, ceux du moins qui avaient pour objet les tapisseries de la salle de classe, et qui étaient de véritables exercices d'intuition. Ces tapisseries étaient très vieilles et déchirées, et nous passions quelquefois deux ou trois heures de suite à en examiner les figures et les trous et à dire ce que nous remarquons quant à leur forme, leur nombre, leur position et leur couleur, en exprimant nos observations en phrases de plus en plus développées. Il nous demandait : Garçons, que voyez-vous ? (Il ne s'adressait jamais aux filles).

“ *Réponse.* Un trou dans la paroi.
Une déchirure dans la paroi.
“ *Pestalozzi.* Bien ! Répétez après moi ?
Je vois un trou dans la tapisserie.
Je vois un long trou dans la tapisserie.
Derrière le trou, je vois le mur.
Derrière le trou long et droit, je vois le mur.
Répétez encore après moi.
Je vois des figures sur la tapisserie.
Je vois des figures noires sur la tapisserie.
Je vois des figures noires et rondes sur la tapisserie.
Je vois une figure jaune et carrée sur la tapisserie.
Près de la figure jaune et carrée, je vois une figure noire et ronde.
La figure carrée est jointe à la figure ronde par une large raie noire, etc.

“ Les exercices de langages empruntés à l'histoire naturelle étaient moins bien conçus. Il parlait le premier, et nous devions répéter après lui, tout en dessinant, comme je l'ai dit. Il nous faisait dire, par exemple :

Amphibies. Amphibies à pattes, amphibies sans pattes.

Singes. Singes à queue, singes sans queue.

“ Nous ne comprenions rien à ces expressions, car il ne nous les expliquait pas ; d'ailleurs, il